

## Problèmes de la période de transition

### IV. — Quelques données pour une gestion prolétarienne

La Révolution russe d'octobre 1917, dans l'Histoire, doit être incontestablement considérée comme une révolution prolétarienne parce qu'elle a détruit un Etat capitaliste de fond en comble et qu'à la domination bourgeoise elle a substitué la première dictature **achevée** du prolétariat (la Commune de Paris n'ayant créé que les prémices de cette dictature) (1). C'est à ce titre qu'elle doit être analysée par les marxistes, c'est-à-dire en tant qu'expérience **progressive** (en dépit de son évolution contre-révolutionnaire), en tant que jalon sur la route qui mène à l'émancipation du prolétariat comme de l'humanité toute entière.

De l'amas considérable des matériaux accumulés par cet événement gigantesque, des directives définitives, — dans l'état actuel des recherches — ne peuvent pas encore être dégagées pour une sûre orientation des futures révolutions prolétariennes. Mais une confrontation de certaines notions théoriques, de certaines inductions marxistes avec la réalité historique, permet d'aboutir à une première conclusion fondamentale que les problèmes complexes qui relèvent de la construction de la société sans classes doivent être indissolublement liés à un ensemble de principes fondés sur l'universalité de la société bourgeoise et de ses lois, sur la prédominance de la lutte internationale des classes.

D'autre part, la première révolution prolétarienne n'a pas, selon la perspective tracée, explosé dans les pays les plus

(1) Le scepticisme affiché aujourd'hui par certains communistes internationalistes ne peut nullement ébranler notre conviction à ce sujet. — Le cam. Hennaut, dans « Bilan » (p. 1124) déclare froidement que : « La révolution bolchevique a été faite par le prolétariat mais n'a pas été une révolution prolétarienne ». — Une telle affirmation est tout simplement stupéfiante lorsqu'on la rapproche de cette constatation historique d'une révolution « non prolétarienne » qui parvient à forger l'arme **prolétarienne** la plus redoutable (l'Internationale Communiste) qui jusqu'ici ait menacé la bourgeoisie mondiale.

riches et les plus évolués matériellement et culturellement, dans les pays « mûrs » pour le socialisme, mais dans un secteur retardataire semi-féodal du capitalisme. D'où la seconde conclusion — bien qu'elle ne soit pas absolue — que les conditions révolutionnaires les meilleures ont été réunies là où, à une déficience matérielle correspondait une moindre capacité de résistance de la classe dominante à la poussée des contradictions sociales. En d'autres termes, ce sont les facteurs politiques qui ont prévalu sur les facteurs matériels. Une telle affirmation, loin d'être en contradiction avec la thèse de Marx déterminant les conditions nécessaires à l'avènement d'une nouvelle société, ne fait qu'en souligner la signification profonde ainsi que nous l'avons déjà marqué dans le premier chapitre de cette étude.

La troisième conclusion, corollaire de la première, est que le problème **essentiellement international** de l'édification du socialisme — préface au communisme — ne peut être résolu dans le cadre d'un Etat prolétarien, mais sur la base d'un écrasement politique de la bourgeoisie mondiale, tout au moins dans les centres vitaux de sa domination, dans les pays les plus avancés.

S'il est indéniable qu'un prolétariat national ne peut aborder certaines tâches économiques qu'après avoir instauré sa propre domination, à plus forte raison, la construction du socialisme ne peut s'amorcer qu'après la destruction des Etats capitalistes les plus puissants, bien que la victoire d'un prolétariat « pauvre » puisse acquérir une immense portée, pourvu qu'elle soit intégrée dans la ligne de développement de la révolution mondiale. En d'autres termes, les tâches d'un prolétariat victorieux, par rapport à sa propre économie, sont subordonnées aux nécessités de la lutte internationale des classes.

Il est caractéristique de constater que, bien que tous les véritables marxistes aient rejeté la thèse du « socialisme en un seul pays », la plupart des critiques de la Révolution russe se sont surtout exercées sur les modalités de construction **du socialisme**, en partant de critères économiques et culturels plutôt que poli-

tiques, et en omettant de tirer à fond les conclusions logiques qui découlent de l'impossibilité du socialisme national.

Cependant, le problème est capital, car la première expérience pratique de dictature du prolétariat doit contribuer, précisément, à dissiper les brumes qui enveloppaient encore la notion de socialisme. Et, en fait d'enseignements fondamentaux, la Révolution russe ne pose-t-elle pas — sous la forme la plus exacerbée, parce qu'étant l'expression d'une économie arriérée — la nécessité historique pour un Etat prolétarien, temporairement isolé, de limiter strictement son programme de construction économique ?

La négation du « socialisme en un seul pays » ne peut signifier que ceci : qu'il ne s'agit pas pour l'Etat prolétarien d'orienter l'économie vers un développement productif qui engloberait toutes les activités de fabrication, qui répondrait aux besoins les plus variés, d'édifier, en somme, une économie **intégrale** qui, juxtaposée à d'autres économies semblables, constituerait le socialisme mondial. Il s'agit au maximum, et seulement après le triomphe de la révolution mondiale, de développer les branches trouvant dans chaque économie nationale leur terrain spécifique et qui sont appelées à s'intégrer dans le communisme futur (le capitalisme a déjà, imparfaitement il est vrai, réalisé cela par la division internationale du travail). Avec la perspective moins favorable d'un ralentissement du mouvement révolutionnaire (situation de la Russie en 1920-21) d'**adapter** le processus de l'économie prolétarienne au rythme de la lutte mondiale des classes, mais toujours dans le sens d'un renforcement de la domination de classe du prolétariat, point d'appui pour le nouvel afflux révolutionnaire du prolétariat international.

Trotsky, notamment, a souvent perdu de vue cette ligne fondamentale, bien qu'il n'ait pas manqué, quelquefois, d'assigner aux objectifs prolétariens, non la réalisation du socialisme intégral, mais la **préparation** des éléments de l'économie socialiste mondiale, en fonction du renforcement **politique** de la dictature prolétarienne.

En effet, dans ses analyses du développement de l'économie soviétique et en partant de la base juste de la dépendance de cette économie du marché mondial

capitaliste, Trotsky, maintes fois, traite la question comme s'il s'agissait d'un « match », sur le **plan économique**, entre l'Etat prolétarien et le Capitalisme mondial.

S'il est vrai que le socialisme ne peut affirmer sa supériorité comme système de production que s'il produit plus et mieux que le capitalisme, une telle vérification historique ne peut cependant s'établir qu'au terme d'un long processus se déroulant au sein de l'économie mondiale, au terme d'une lutte acharnée entre la bourgeoisie et le prolétariat et non du choc de la confrontation d'une économie prolétarienne et de « l'économie capitaliste », car il est certain que sur la base de la compétition économique, l'Etat prolétarien sera inévitablement acculé à devoir recourir aux méthodes capitalistes d'exploitation du travail qui l'empêcheront de transformer le contenu social de la production. Or, fondamentalement, la supériorité du socialisme ne peut résider dans la production à « meilleur marché » — bien que ce sera là une conséquence certaine de l'expansion illimitée de la productivité du travail — mais elle doit s'exprimer par la disparition de la contradiction capitaliste entre la production et la consommation.

Trotsky nous paraît avoir incontestablement fourni des armes théoriques à la politique du Centrisme en partant de critères tels que : « la course économique avec le capital mondial » ; « l'allure du développement comme facteur décisif » ; la « comparaison des vitesses de développement » ; « le critérium du niveau d'avant guerre », etc., qui, tous, s'apparentent étroitement au mot d'ordre centrisme : « rattraper les pays capitalistes ». C'est pourquoi l'industrialisation monstrueuse qui a poussé sur la misère des ouvriers russes, si elle est le produit direct de la politique centrisme, est aussi l'enfant « naturel » de l'opposition russe « trotskyste ». Cette position de Trotsky résulte, d'ailleurs, des perspectives qu'il traça pour l'évolution capitaliste, après le recul de la lutte révolutionnaire internationale. C'est ainsi que toute son analyse de l'économie soviétique telle qu'elle évolua après la NEP fit, de son propre aveu, **volontairement** abstraction du facteur politique international : « il faut trouver les solutions pratiques du moment en tenant compte, autant que